

Un fantasme de disparition¹

Je souhaite vous faire part d'une question qui touche à la cure psychanalytique ; celle d'un bord que d'aucuns voudraient faire consister entre parole et jouissance, mettant en acte un fantasme de disparition. Ce fantasme s'inscrit dans une répétition, il s'articule au mode d'inscription du sujet dans le langage. Il est agi dans la répétition des ivresses, dans les prises de drogue ou d'alcool. On peut en trouver la trace dans les écrits des artistes ayant exploré l'influence des drogues sur leurs œuvres.

« Ce qui différencie le mieux l'homme de l'animal c'est la pipe. [...] par pipe j'entends tous les produits qui servent plus ou moins, à provoquer artificiellement la rêverie. » Cette phrase est extraite d'un texte de Roger Gilbert-Lecomte, *Monsieur Morphée Empoisonneur Public*, écrit en protestation contre la loi de 1916 interdisant l'usage et le commerce des drogues. L'auteur, qui seul du groupe deviendra toxicomane, a créé avec René Daumal, un mouvement et une revue littéraire : *Le Grand Jeu*². En lien et en marge du mouvement surréaliste, ils expérimentent les liens entre drogue et création.

M. Morphée est présenté comme :

l'industriel génie de la *Mort-dans-la-vie*. [...] le maître de tous les états naturels ou provoqués qui « préfigurent », symbolisent la mort et, partant, participent de son essence. [...] outre le sommeil reviennent de droit à (ses) territoires fantômes tous les autres états humains qui sont des refus d'agir, des crampes de la volonté, des paralysies soudaines du devenir individuel, des arrêts du flux métaphorique de la conscience superficielle, des trouées vers les zones nocturnes, les climats interdits où règne celui qui dit « non » à la vie : « *Soi* » l'impassible.

René Daumal, peu de temps avant sa mort, tente de rendre compte de l'expérience qu'il a faite de tentatives répétées d'approche de la mort. Terrifié par l'idée de la mort dans son jeune âge, par l'angoisse du « plus rien du tout », il s'apaise de la pensée que la mort ne serait pas la fin, qu'il y aurait un autre monde. Toutefois, cette supposition ne le laisse pas tranquille, il cherche, pour en savoir plus, à « entrer éveillé dans le sommeil », lequel, pour lui, préfigure la mort. Enfin, il tente d'approcher sa propre mort en utilisant un anesthésiant,

¹ Intervention à la réunion publique du Collège de la passe du 2 juin 2007 à Paris.

² Plus qu'une revue, *Le Grand Jeu* a été un courant littéraire. Ceux qui s'appelaient les Phrères Simplistes : R. Gilbert-Lecomte, R. Vaillant, R. Daumal, R. Meyrat puis P. Minet se rencontrent au collège de Reims dans l'après-coup de la deuxième guerre mondiale (en 1920). Passionnés d'art et de littérature, ils explorent les drogues et les limites au risque leur vie dans des jeux, notamment celui de la roulette russe.

celui dont il se sert pour tuer les insectes dont il fait collection. L'auteur cherche à rendre compte de cette expérience qui échappe au langage :

À ce moment-là, je n'avais déjà plus l'usage de la parole, et même de la parole intérieure ; la pensée était beaucoup trop rapide pour traîner des mots avec elle. [...] Je percevais toujours correctement le lieu où était mon corps, j'entendais les paroles prononcées près de moi, j'en percevais le sens — mais objets, mots et sens des mots n'avaient soudain plus de signification ; il en était comme de ces mots que l'on a répétés longtemps, et qui semblent morts et étranges dans la bouche. [...] Les mots sont lourds, les mots sont lents, les mots sont trop mous ou trop rigides. Avec ces pauvres mots, je ne puis émettre que des propositions imprécises, alors que ma certitude est pour moi l'archétype de la précision. [...] J'ai la certitude de l'existence d'autre chose, d'un au-delà³.

Il tente d'écrire l'indicible, le bord du langage, la béance produite par l'effet de coupure du signifiant. Là le fini de son existence s'ouvre sur l'infini du monde et sa disparition dans cet infini. Cette expérience qu'il situe du côté de l'être, il l'associe à celle que feraient de façon plus apaisée les mystiques. Il la qualifie « d'épouvantable révélation », un spectacle d'horreur qui le marque à jamais : « C'est de moi qu'il s'agit : je voyais mon néant face à face, ou plutôt mon anéantissement perpétuel dans chaque instant ». Cette expérience est révélation de la nature langagière de l'existence, de la dépendance du sujet à la structure sonore, au son qu'il doit ne pas cesser de produire, à un rythme qui résume son être⁴. Le « Grand Tout » est pensé à travers des concepts et des images et représenté par l'emboîtement de figures géométriques se répétant et articulant le fini de son existence à l'infini du monde contenant les existences.

Là où le signifiant disparaît comme coupure, reste la « lalangue », le son, la voix, le rythme, la structure dans sa répétition, sa reproduction géométrique en abîme.

Un refus de la division s'inscrit dans le rejet d'une séparation entre veille et sommeil par la rêverie, et entre la mort et la vie dans les tentatives d'approche de la mort, de mort dans la vie.

La castration, (- φ) est recouverte par l'objet *a* et voilée par le fantasme. Avec la drogue, le refus de la perte (de l'objet) est mis en regard avec un arrimage au bord du trou, associé à une fascination pour le vide, pour la béance. L'ivresse est un temps de plénitude, un moment maniaque d'absence de

³ R. Daumal, *Un souvenir déterminant*, Passy, mai 1943, site internet :

perso.orange.fr/manna/Game/point8888.htm

⁴ J'entretenais mon existence en émettant ce son. Ce son s'exprimait par une formule que je devais répéter de plus en plus vite, pour « suivre le mouvement » ; cette formule (je raconte les faits sans essayer de déguiser leur absurdité) se prononçait à peu près : « Tem gwef tem gwef dr rr rr » avec un accent tonique sur le deuxième « gwef », et la dernière syllabe se confondant avec la première donnait une impulsion perpétuelle au rythme, qui était, je le répète, celui de ma propre existence. Je savais que, dès que cela irait trop vite pour que je puisse suivre, la chose innommable et épouvantable se produirait.

division. Au réveil, au moment de la dissipation de l'effet de la substance, le sujet est identifié à l'objet dans sa nature de déchet. Le refus de la perte l'engage dans un clivage qui fait consister la béance entre le tout et la partie.

Être travaillé par le manque, le réifier et l'imaginer, tenter de l'écrire, vient répondre au refus d'être divisé par sa parole, refus de s'approprier les mots de l'Autre, de ce que Lacan nomme « l'aliénation signifiante », rendant compte des opérations d'articulation et de prédominance entre signifiant et jouissance. Dans *La Logique du fantasme*, il définit une relation de disjonction entre corps et jouissance sous l'effet du signifiant. La jouissance a comme lieu le corps, l'introduction du sujet comme sujet du signifiant met corps et jouissance dans un rapport d'aliénation. Dans le processus de subjectivation, la jouissance s'efface. « L'introduction du sujet comme effet de signifiant gît dans cette séparation du corps et de la jouissance, dans la division⁵. » Dans *Encore* « le signifiant fait halte à la jouissance⁶ ».

User d'une drogue revient à porter l'accent sur la division en tentant d'en effacer la coupure. Pénétrer éveillé dans le sommeil permet de substituer la rêverie au rêve. Les mots s'associent les uns aux autres par contiguïté, sonorité, l'espace s'enroule sur lui-même par emboîtements, contenant et contenu. La métonymie règne, la métaphore qui capitonnerait la chaîne signifiante est en défaut. Se déprendre des signifiants de l'Autre a un coût, se fait au prix de devenir physiquement dépendant d'un produit toxique, de réifier le manque en le transformant en besoin.

L'ivresse du haschich introduit une autre perspective, une prise de distance avec ce qu'on ne peut changer : son prénom, sa date de naissance, les signifiants premiers de son histoire. Devenir inaccessible, c'est se déprendre des signifiants de l'Autre, avoir acquis une liberté, un détachement.

L'usage du toxique viendrait rejouer les opérations subjectives à l'origine de la naissance du sujet, qui sont d'aliénation et de séparation. Lacan les articule dans le séminaire XI autour de deux manques qui se recouvrent. Le premier manque est réel : d'être soumis à la reproduction sexuée, nous sommes aussi soumis à la mort individuelle. Un autre manque vient recouvrir le premier, constitué de ce qu'il appelle un : « défaut central autour de quoi tourne la dialectique de l'avènement du sujet à son propre être dans la relation à l'Autre — par le fait que le sujet dépend du signifiant et que le signifiant est d'abord au champ de l'Autre.⁷ »

Introduire des séquences, des coupures :

Tout surgit de la structure du signifiant. Cette structure se fonde de ce que j'ai d'abord appelé la fonction de la coupure, et qui s'articule maintenant, dans le développement de mon discours, comme fonction topologique de bord. La

⁵ J. Lacan, *La Logique du fantasme*, séminaire 1966-1967, inédit, leçon du 31 mai 1967.

⁶ J. Lacan, *Encore*, séminaire 1972-1973, Seuil, Paris, 1975, p. 27.

⁷ J. Lacan, séminaire, livre XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Seuil, Paris, 1973, p. 186.

relation du sujet à l'Autre s'engendre tout entière dans un processus de béance⁸.

La deuxième opération : « l'aphanisis » « *fading* du sujet » est produite par le signifiant binaire. Ce mouvement de disparition signe que de l'être s'y perd. Lacan articule ce double mouvement en un trajet circulaire autour du « vel aliénant ». On ne peut choisir entre la liberté et la mort, la bourse et la vie, l'être et le sens, sans perte. Le choix aliénant s'institue de l'alternative de perdre le tout ou la partie : « Nous choisissons l'être, le sujet disparaît, il tombe dans le non-sens, — nous choisissons le sens, et le sens ne subsiste qu'écorné de cette partie de non-sens qui est, à proprement parler, ce qui constitue, dans la réalisation du sujet, l'inconscient. [...] Il est de la nature de ce sens tel qu'il vient à émerger au champ de l'Autre, d'être dans une grande partie de son champ, éclipsé par la disparition de l'être, induite par la fonction même du signifiant⁹. »

La séparation porte la question du sujet sur le désir de l'Autre, « que me veut-il ? » « Veut-il me perdre ? » Cette interrogation se loge dans les intervalles de la chaîne signifiante. L'enfant engage le fantasme de sa propre mort dans sa relation à l'adulte tuteur, quand il se met en danger sous son regard. Ce fantasme est agi dans l'anorexie, précise Lacan ; dans la prise de drogue pouvons-nous ajouter, le fantasme de sa propre mort serait l'équivalent de l'impensable de la perte et mis en jeu dans la relation à l'Autre comme alternative à la séparation. Le suicide prend place dans cette série de stratégies subjectives visant à se déprendre de l'aliénation signifiante.

À la fin de l'analyse, dit Lacan dans *L'Acte analytique*, il y a disjonction du (- ϕ) et du petit *a*. À l'inverse, la dépendance à un produit fige la béance du (- ϕ), de la castration, que le rapport à l'objet cause de désir ne peut recouvrer. Dans cette problématisation de la division, le fantasme échoue à articuler le sujet divisé à l'objet *a*.

Parler pour ne pas s'endormir, tenir le plus longtemps possible au bord du sommeil, dire. Faire consister l'être par le dire, les personnages de Samuel Beckett incarnent cette tentative désespérée. Les mots se dévident, sans interruption, le rythme insiste comme présence, pour rester là, accroché au bord de la langue, tenu par la parole. L'envers en est le recours à la drogue pour se séparer des mots de l'Autre, pour s'anesthésier, sombrer, dormir. L'accroche au langage, le recours aux mots, au dire, se renverse en une fascination pour l'évanouissement, l'absence, l'errance, la perte de l'accroche aux signifiants de l'Autre. La séparation, devenir objet *a*, séparateur.

Lacan donne une autre formule de l'aliénation dans *L'Acte analytique*, la situant en regard du Cogito cartésien, et désignant la place de l'objet *a* là où

⁸ *Ibidem*, p. 188.

⁹ *Ibidem*, p. 192.

Descartes soutient son « je suis » d'un rejet du savoir, et où le savoir du maître hégélien est savoir sur la mort, acquis au prix d'un renoncement à la jouissance.

Sous la chaîne signifiante, le sujet de l'inconscient est à une place indéterminée ; à la logique de l'inconscient s'oppose et s'articule la grammaire du fantasme :

Il se trouve que dans un certain champ je puis formuler *je pense*, ça en a tous les caractères : ce que j'ai rêvé cette nuit, ce que j'ai raté ce matin, voire hier, par quelque trébuchement incertain, ce que j'ai touché sans le vouloir en faisant ce qu'on appelle un mot d'esprit, parfois sans le faire exprès. Est-ce que dans ce *je pense*, j'y suis¹⁰ ?

La réponse se formule d'un « je ne suis pas » :

C'est en ce lieu où *je ne suis pas* que la logique apparaît toute pure, comme non grammaire, et que le sujet s'aliène à nouveau en un « pense-chose »¹¹.

L'ivresse produit la disparition du sujet, équivalent à son indétermination sous la chaîne signifiante dans l'inconscient, et réduisant le fantasme à être celui d'une disparition. La grammaire du fantasme, que Freud a mise en évidence et que Lacan a articulée à propos du fantasme « On bat un enfant », est ici suspendue à une réduction liminaire.

L'acte analytique, l'interprétation, désigne une place au sujet, en le logeant sous un des signifiants énoncés ; cela fait pendant à l'indétermination qui lui permet d'occuper potentiellement différentes places.

Ce en quoi le psychanalyste agit si peu que ce soit, mais où il agit proprement dans le cours de la tâche, c'est d'être capable de cette immixtion signifiante qui, à proprement parler, n'est susceptible d'aucune généralisation qui puisse s'appeler savoir. Qui s'appelle susciter un nouveau désir¹².

Celui qui s'absente dans l'ivresse quand il vient chez l'analyste parle de lui sans y être, se soutient d'un « je ne suis pas ». L'analyste mémorise ses énoncés, les questionne, interrompant ou sollicitant l'un d'eux. Il signifie ainsi qu'il est là, dans le lien. C'est à cette condition que celui qui s'absente, qui se déprend des signifiants de l'Autre, pourra à nouveau les endosser, se les réapproprier. Cette clinique questionne l'acte analytique ; comme le soulignait François Perrier, l'alcoolisme est une réponse à l'existence de l'inconscient. Répéter ce mouvement de disparition du sujet porte l'accent sur son inscription dans le langage, met en question ce moment dans l'espace de l'analyse. Dès le début, au premier rendez-vous, quelqu'un s'absente et cela fait énigme pour lui, il en fait état à un autre, qui n'est pas encore supposé savoir. Cet autre lui signifie qu'il est là à l'écoute, qu'il suppose ses énoncés porteurs d'un savoir sur

¹⁰ J. Lacan, *L'Acte analytique*, séminaire 1967-68, inédit, leçon du 10 janvier 1968.

¹¹ J. Nassif, *L'Acte analytique*, séminaire 1967-68, exposé au séminaire de J. Lacan, inédit, leçon du 28 février 1968, Cf. *Scilicet* 2/3, Paris, Seuil, 1970, l'article « Pour une logique du fantasme ».

¹² J. Lacan, *op. cit.*, leçon du 17 janvier 1968.

sa question subjective, et lui permet de relier les mailles lâches du tissu signifiant, de nouer et capitonner la chaîne. En proposant une lecture qui n'est pas la seule possible, il est là dans le transfert, là où celui qui s'absente a lâché, « l'analyste était déjà là dans l'histoire du sujet¹³ », pris à témoin d'une disparition possible, mis en demeure de l'anticiper et de permettre l'appui d'une parole devenue, pour cet autre qu'il est dans le transfert, signifiante.

¹³ Comme le formule Lacan dans le séminaire XI à propos du tableau des *Ménines* de Vélasquez.